

*29 août, quatre heures du matin,
quelque part dans le nord de la Syrie*

Coincé dans son trou, l'adjudant Delmas a tout juste le temps de baisser la tête. La roquette vient de passer près de ses camarades et termine sa course derrière lui en explosant sur un petit monticule. « Je crois qu'on a été repérés », murmure-t-il dans son micro à l'adresse du groupe dissimulé sur la zone. La voix du major Martin lui parvient, sèche et feutrée. Même s'il ne le voit pas, Delmas sait que son chef n'est pas loin. « Faut dégager... » Il n'a pas le temps de finir sa phrase. En provenance des premières maisons du village, les rafales commencent à s'écraser tout autour d'eux dans un vacarme insoutenable. « Contact ! Contact ! » répète une voix qui devrait être celle du major, mais que Delmas ne reconnaît pas. Une deuxième roquette explose juste devant la cavité où le brigadier Thomas Beaumont se terre, son corps se raidit.

Intensificateurs de lumière sur les yeux, le brigadier Alexis Perrier tente de déchiffrer le décor verdâtre qui s'étend face à lui. Des hommes armés sortent des habitations de torchis à trois cents mètres d'eux, ombres fugaces se faufilant dans la nuit. Impossible de les compter. Pour la première fois depuis le début

de la mission, quelque chose comme de la panique s'empare de lui.

D'abord courtes, les salves se transforment en un fracas ininterrompu. La nuit est maintenant éclairée d'une multitude de flammes ponctuant chaque détonation. « Merde, ils sont combien ?! » Tout le village a l'air de tirer dans leur direction. Le brigadier Jeff Cagnes rompt le silence radio. Dissimulé dans son cratère, il attend derrière son fusil de précision l'ordre pour répliquer. « Major, on fait quoi ? »

Dans un étrangement, la voix de l'adjudant Bocquet résonne au milieu du vacarme : « Le major est mort, je répète, le major est mort... »

Merde, Thierry, pense l'adjudant Delmas, en appuyant sur les touches de son téléphone satellite. « Pris sous le feu, demandons support aérien immédiat... Je répète... Forces hostiles importantes, support aérien immédiat... Je répète... » Pour toute réponse, un grésillement vide dans l'écouteur.

Le staccato caractéristique d'une 14,5 mm se répercute dans la nuit noire, anéantissant tous les autres sons. Installée sur un 4x4, la mitrailleuse antiaérienne creuse leur périmètre. « Jeff, à toi ! » lâche l'adjudant Delmas. Le grondement s'arrête net. Delmas peut voir le tireur de la 14,5 mm basculer en arrière, touché par le tir de son équipier... Delmas serre les dents. Ils viennent d'indiquer leur position à l'ennemi.

La réplique ne tarde pas, accompagnée de *Allah akbar* et de coups de sifflet.

Accroché à son téléphone satellite, l'adjudant Delmas hurle dans le combiné, tentant de surmonter le bruit infernal qui les cerne. Répétant la même phrase en vain. « Support aérien... Support aérien... » Grâce à ses intensificateurs de lumière, il peut voir les djihadistes

sautiller d'une maison à l'autre, se positionnant pour mieux tirer. Une silhouette se lève furtivement, juste devant lui. Un long *Allah akbar* retentit, suivi d'une explosion. Le souffle le projette au fond de son trou.

Nuit de canicule. L'air était moite. La chambre sentait le parfum de Cédric, accentué par la tiédeur de l'atmosphère. Les effluves de bois fumé, mélangés à l'odeur de chair entre les draps, flottaient dans la pièce, exacerbant son absence. Succession de réveils trempés, heures inertes. Les bruits du dehors me parvenaient, atténués. Stridulation d'un grillon, lointains klaxons. Plus loin, la pinède sentait l'huile et le camphre.

Fin août, saison brûlante. Cela faisait bientôt deux mois que Cédric était parti. Était-il en Irak ? En Syrie ? Annonçant son départ, il avait évoqué le Levant. Je trouvais la terminologie menaçante, porteuse d'un mystère que j'avais envie de déflorer en même temps que de garder intact, comme si ce terme, merveilleux et suranné, donnait à cette future mission un aspect irréel. C'était pourtant bien concret. Seul sous-officier arabisant de son équipe, sa présence sur ce théâtre d'opérations était indispensable. Le Levant... Je regardais la télévision, je lisais les journaux. Tout m'intéressait, je voulais savoir ce qu'il s'y passait. Un genre de vérité donnant l'illusion de suivre le cours de l'Histoire.

J'ai entendu des pleurs. Comme un miaulement. C'était Arthur. D'ordinaire, il s'endormait rapidement quand Cédric ou moi lui racontions une histoire. Un sommeil aussi brutal que léger : une ou deux heures plus tard, il se réveillait, le cerveau vrillé de cauchemars que sa petite

voix chevrotante était incapable d'élucider et qui restaient alors pour nous, parents démunis, très mystérieux. La chambre qu'Arthur partageait avec Lucas, notre deuxième enfant, baignait dans la même torpeur estivale que le rez-de-chaussée. Lucas dormait la bouche ouverte, une main sous la nuque comme s'il lézardait sur la plage, l'autre posée bien à plat sur son petit torse. Napoléon miniature bercé par la nuit. Il demeurait imperturbable, sage comme un bonze, malgré les sanglots de son frère.

Arthur a fini par se rendormir sur le canapé du salon où je l'avais installé. Quelques instants plus tard, j'ai remonté son corps tiède. Chez Lucas, rien n'avait bougé. En face, la porte de la chambre d'Alexandre, ornée d'un poster représentant un Mirage sur le point de décoller d'une piste floue, était toujours fermée. Il était près de minuit. Malgré la fatigue, je pressentais l'insomnie.

Martignas-sur-Jalle était située à quarante-cinq minutes en voiture de Bordeaux. C'était une petite ville tranquille, sans intérêt – plus un bourg de passage qu'une véritable agglomération –, mais que la proximité de la lande sableuse rendait presque aimable. J'avais rapidement déniché un mi-temps à Mérignac en tant que juriste d'un gros groupe d'aéronautique. Malgré nos fréquents déménagements, j'avais toujours réussi à trouver du travail. Cela nécessitait une logistique précise, mais je savais que la réussite de notre couple résidait dans cet équilibre.

Cédric serait de retour parmi nous fin octobre, peut-être la première semaine de novembre. Plus tard, en cas d'imprévu. La prouesse consistait à vivre sans attendre, au diapason de ses trop rares appels Skype que je ne considérais jamais comme acquis. Il m'avait prévenue : « Quand je suis en mission, ne prends aucune habitude avec moi, car le jour où je dérogerai à cette habitude, tu te feras un sang d'encre. »

Tout soldat est familier de ces contretemps. C'était d'autant plus vrai pour les hommes du 13^e RDP¹. Appartenir à un régiment de forces spéciales impliquait des sacrifices. Dans les années quatre-vingt-dix, le Treize s'était illustré dans la traque de criminels de guerre en ex-Yougoslavie. Cédric avait une dizaine d'années. Les romans de guerre et le journal de vingt heures religieusement visionné chaque soir entre ses deux parents assoupi avaient forgé son idéal.

Quand je l'avais rencontré, j'achevais mes études. Lui venait d'effectuer ses premiers sauts à l'ETAP². Il était revenu de Pau avec, dans son sac à dos, outre une demi-douzaine de pantalons de treillis maculés de terre, des kilos d'insolence. Dès le début, j'avais été mise au parfum de la dialectique propre aux parachutistes de l'armée française. Une phrase en particulier m'avait marquée : « Le parachutiste ne va pas au ciel, il y retourne. » Par la suite, Cédric s'était frotté à l'humilité des équipiers du Treize. Les missions s'étaient succédé, éprouvantes. Au fil des années, j'avais compris que, provocatrice et flamboyante pour la forme, cette rhétorique toute-puissante avait essentiellement pour fonction de souder les hommes et de conjurer le mauvais sort.

Cédric me manquait. Épouser un soldat nécessite une solide préparation, jusque dans les détails les plus prosaïques. Si nous en avions parlé une bonne fois pour toutes au début de notre mariage, nous vérifions, à chaque départ, que l'assurance-vie et le testament de Cédric étaient à jour. Il me confiait ensuite une enveloppe scellée dans laquelle se trouvait une feuille de papier où tout ce qui avait trait à ce qu'il appelait son « existence virtuelle » était consigné. Mots de passe de boîtes mails, codes d'accès à sa banque en ligne, à son

1. 13^e régiment de dragons parachutistes.
2. École des troupes aéroportées.

assurance-maladie, à sa mutuelle, à des sites de vente en ligne ou des réseaux sociaux. Tout était répertorié. Je rangeais l'enveloppe dans le tiroir de ma table de chevet en espérant ne jamais avoir à l'ouvrir.

Parler de la mort était une corvée nécessaire. Il ne s'agissait pas seulement de la sienne. Moi aussi, je pouvais disparaître. Pour Lucas, il y avait eu des complications lors de l'accouchement. À la vue du sang qui s'écoulait entre mes cuisses, j'avais perdu connaissance. Après m'avoir tirée d'affaire, l'obstétricien avait confié à mon mari que j'avais échappé au pire. Cédric avait débarqué d'Abidjan le jour même de mon admission à la maternité, et je n'avais même pas eu la force de me réjouir de sa présence fébrile. Les opérations clandestines dont lui et son groupe s'étaient acquittés en Côte d'Ivoire semblaient l'avoir marqué. Je n'en saurais pas davantage. Tout au plus avais-je compris quelques jours plus tard, alors que nous regardions le journal de vingt heures, que, selon la formule consacrée, ils avaient été « dans les parages » au moment des événements ivoiriens.

La mort faisait partie de la vie du soldat et de celle de ses proches. Peut-être était-ce d'ailleurs son éventualité, plus prégnante que dans d'autres métiers, qui avait toujours rendu notre amour si puissant. On n'aime jamais autant la vie que dans la possibilité de la mort. Bien sûr, son spectre ne rôdait pas constamment entre nous. Nous menions une existence presque normale, et si parfois je sentais que nous subsistions sur un fil ténu, notre quotidien, à l'exception des départs de Cédric, était celui d'une famille somme toute banale.

À son contact, j'avais appris à rationaliser mes terreurs. N'y avait-il pas plus de morts chez les chauffeurs de poids lourds que chez les militaires ? Un jour, Cédric m'avait exhibé cet exemple lu dans la presse comme preuve irréfutable. Comme si cela suffisait pour oublier les pays

dangereux, raccourcir les semaines de préparation dans des camps de manœuvres toujours situés à l'autre bout de la France, préliminaires de l'absence avant l'absence. Mais quand il taillait à coups de serpe des portraits hauts en couleur des hommes de sa section ou des officiers, appelant les premiers ses « petits poussins » et les seconds ses « tortionnaires de bureau » avec une mine de conspirateur, je l'aimais tout simplement.

Une ombre sur les façades des maisons éclairées par les lampadaires, un frôlement, un bruit de pas, peut-être un chuchotement. Je m'étais assoupie sur le canapé du salon. Il était sept heures du matin, et la pièce baignait dans une semi-obscurité ensoleillée. Mon livre était retourné sur ma poitrine. Je me suis levée pour ouvrir les rideaux. Alors que je glissais ma main dans le tissu, j'ai perçu une présence de l'autre côté du jardin. Une voix grave que l'on cherchait à atténuer. Par la fenêtre, j'ai distingué un képi. Un deuxième lui succédait. La sonnette du portail a retenti, sourde, dans le vestibule. Que se passait-il ? Dans le demi-sommeil dont je venais d'être tirée, j'ai cru voir Cédric. Cela n'avait pas de sens. J'ai frissonné. J'étais glacée. J'ai à nouveau entendu le *ding dong* du portail. Ils allaient réveiller les enfants.

J'ai enfilé une robe de chambre, puis je me suis dirigée vers la porte d'entrée. Que faisaient des militaires dans la rue ? Le quartier était calme. C'est ce que Cédric et moi avions aimé quand nous avions visité la maison. Voisinage tranquille, balcons fleuris, ruelles pavées, odeur de chèvrefeuille. Une émanation de la province plus caricaturale que l'originale. Enfants couchés, jouets rangés, saison de cognac. Je me suis forcée à sourire derrière la porte. L'étrange idée à laquelle j'ai fini par m'accrocher comme on se saisit d'une bouteille à la mer – soldats du régiment venus me faire une surprise pour

prendre le petit déjeuner comme cela était déjà arrivé – a été annihilée dès que j'ai entrouvert la porte. Au fond de moi, je savais. Cédric m'avait déjà expliqué la procédure.

« Si quelque chose m'arrive... », avait-il dit.